

Pascal Méridgeau

Escaliers
dérobés

roman

Denoël

Escaliers dérobés

Pascal Méridgeau

Escaliers
dérobés

Denoël

roman

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL**

Mankiewicz, 1993

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1994, by Editions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24274.9
B 24274.7

« En ce monde, il n'y a que deux tragédies. La première est de ne pas obtenir ce qu'on désire. La seconde est de l'obtenir. »

Oscar Wilde

Il ne passait personne dans Dean Street. De temps à autre, un taxi remontait Shaftesbury en direction de Leicester, à la recherche de touristes. Pierre éprouvait un sentiment de bien-être que l'alcool seul ne pouvait justifier. Il se sentait parfaitement à sa place dans cette nuit froide et humide dont il n'imaginait pas qu'elle puisse prendre fin. Seulement, il n'arrivait pas à croire que l'homme qui lui tendait une bouteille de scotch et avec lequel il partageait la jouissance d'une poule de fast-food était bien James Kirkland.

Plus tôt dans la soirée, lorsque Tom lui avait présenté l'écrivain, il avait cru rencontrer un de ces poètes inédits que son ami fréquentait et dont il lui dressait obstinément des portraits enflammés. Dans le vacarme du Coach and Horses, il n'avait pas

saisi le nom que Tom lui glissait à l'oreille et, en bon Français soucieux de ne pas trahir sa mauvaise compréhension de l'anglais, s'était bien gardé de le faire répéter. Des amis, Tom lui en avait présenté des dizaines depuis deux ans qu'ils se connaissaient. Editeurs ou maquereaux, musiciens ou porteflingues, écrivains ou escrocs, mais toujours très portés sur la lager ou la stout, le scotch ou le chablis, le gin ou la Guinness. Pierre n'attendait rien de ces rencontres de pub, il aimait ces assemblages improbables ailleurs qu'à Londres, cette confusion des espèces et des genres, cette brutalité douceuse des relations faussement cordiales et heureusement condamnées à demeurer toujours superficielles. Londres ne lui offrait pas autre chose et il s'en satisfaisait. Pour lui, rien n'avait changé, la Venise de Turner faisait rêver les belles Anglaises, les Yardbirds jouaient au Marquee et Jack rôdait dans Whitechapel. L'Angleterre de *Jigsaw Puzzle*, l'unique roman de James Kirkland, celle de la pègre et des bas-fonds, de la violence et du désespoir, était venue se fondre dans ce magma. Le livre ressemblait à ceux que Pierre voulait écrire, et il faisait siennes les phrases de l'auteur à mesure qu'il les découvrait, au point de ne plus savoir si lui-même ne les avait pas formées mentalement, sans jamais avoir eu la force ou le talent de les coucher sur le papier.

Exemplaire, Kirkland l'était d'autant plus, à ses yeux, qu'il n'avait rien fait paraître depuis des années. Un roman et puis rien. L'écrivain avait choisi le silence et Pierre se forçait à peine pour penser qu'il avait fait de même. Kirkland s'était tu sitôt son livre publié, lui s'était arrêté avant de commencer à écrire. Le signe, peut-être, d'une maturité précoce, d'un refus de céder à la tentation vaniteuse de l'écrivain. Il réussissait presque à le croire dans les moments où les femmes feignaient de le trouver intéressant et il s'étourdissait de ce vague sentiment de supériorité, guettant l'instant où la frustration allait de nouveau lui trouer l'estomac. Très vite, il avait compris que l'essentiel était d'éviter de se retrouver face à son miroir. Il s'était laissé pousser la barbe.

Le visage de James Kirkland était parsemé de minuscules points blancs que Pierre hésitait à considérer comme des poils. Quelques pauvres cheveux grasseyeux lui descendaient jusque dans le cou et le sommet du crâne était dégarni. Les cheveux de Kirkland semblaient comme usés par le port d'un chapeau. Ecrivait-il le feutre vissé sur le crâne ?

Lorsqu'il vit que Pierre ne saisissait pas le nom de l'écrivain, Tom insista pour que son ami s'intéresse à l'homme qui se trouvait près de lui, accroché à sa bière, perdu dans une contemplation désolée des rangées de bouteilles alignées derrière le bar

sur leurs petites serviettes rouges. Comprenant enfin à qui il avait affaire, Pierre se lança sans préparer sa phrase. « J'ai lu votre livre », dit-il brutalement. Kirkland tourna lentement la tête vers lui, jeta un regard sur le verre que Pierre tenait à la main, puis, s'adressant au serveur, commanda une pinte de Guinness. Kirkland salua ensuite distraitemment un nouvel arrivant et replongea le nez dans son verre. Pierre désespérait d'obtenir un mot de lui et se demandait s'il convenait de faire une nouvelle tentative lorsque Kirkland redressa la tête pour le dévisager et lui dire : « Vous avez bien du mérite. Moi, je ne le lirais pour rien au monde... Je ne suis même plus très sûr de l'avoir écrit. »

Puis, comme Pierre voulait savoir s'il écrivait encore aujourd'hui, Kirkland attrapa par le col de sa veste le petit rouquin planté à sa droite et répéta la question sur un ton qu'il voulait comique. Le rouquin pouffa de manière un peu forcée, et Kirkland, qui paraissait très satisfait de son effet, considéra le Français avec toute la suffisance dont un Anglais peut faire preuve à l'encontre d'un continental. Il semblait maintenant d'excellente humeur. « Vous autres Français avez vraiment le sens des questions stupides, lança-t-il. Les Britanniques aiment les réponses absurdes... nous sommes faits pour nous entendre. » Pierre hésita à relancer, certain que cette apparente bonne volonté cachait

un traquenard, et seul l'intérêt qu'il portait à Kirkland le décida à poursuivre. Il avait eu tort d'oublier que l'Anglais se dépouille de son identité sitôt franchie la porte du pub : Kirkland n'était pas écrivain, et lui-même, s'il ne pouvait cesser d'être français, devait oublier qu'il était journaliste. Son admiration pour *Jigsaw Puzzle* et son absence de dispositions pour les conversations de pub l'avaient entraîné sur un terrain à éviter, et, comme souvent en pareil cas, seule la boisson pouvait lui permettre de s'en sortir. Le verre de Kirkland était presque vide, Pierre s'empressa de terminer sa Guinness et commanda deux autres pintes. L'écrivain dut admettre qu'il se trouvait en face de quelqu'un de civilisé. Français, certes, mais au fait des convenances. Il se fendit d'une réflexion sur la Guinness, servie trop froide au Coach and Horses, parce que le débit n'en est pas assez important, et précisa que finalement la température ne comptait guère, vu qu'il n'est de vraie Guinness qu'à Dublin. Une façon de rappeler à Pierre qu'il ne serait pas considéré autrement que comme un touriste, mais le contact était noué. Pierre se sentit même suffisamment encouragé pour oser s'étonner qu'un Anglais puisse se satisfaire d'une lager aussi insipide que celle du Coach and Horses.

Près de deux heures plus tard, Kirkland en tenait toujours pour la lager, quand Pierre avait depuis

longtemps dû se résoudre à passer au scotch. Le trajet vers les toilettes lui devenait en effet pénible, et il craignait que Kirkland ne profite de son absence pour se tourner vers d'autres compagnons. La faim lui vrillait l'estomac, mais il n'entendait pas se laisser déposséder de son écrivain et se garda le plus longtemps possible de lui donner une chance de s'éclipser. Il dut pourtant admettre qu'il devait au plus vite avaler quelque chose de solide et fit part à Kirkland de cette nécessité, s'attirant alors un regard rien moins que méprisant. Pour l'écrivain comme pour la plupart de ses compatriotes, manger ne présentait aucun intérêt. Tout au plus pouvait-il concevoir que certaines constitutions délicates, évidemment continentales, puisent dans la nourriture la force de continuer à boire. Il accepta d'accompagner Pierre jusque dans un restaurant chinois.

La nuit était sèche et froide. Pierre s'appliquait à marcher droit, Kirkland avançait d'un pas assuré, sans se presser. Ils longèrent en silence le Cambridge Theater et se retrouvèrent dans Gerrard Street sans avoir échangé un mot.

Des restaurants de Gerrard Street, Kirkland choisit le moins attirant. Une salle tout en longueur, une toile cirée rouge sur les tables, un aquarium au fond. Un serveur les accueillit en silence et les conduisit jusqu'à une petite table, sur laquelle il laissa tomber une carte poissonnière. Kirkland demanda qu'on leur serve deux bières.

Une heure plus tard, Pierre comptait un travers de porc et un bol de riz d'avance sur Kirkland, qui menait aux bières par cinq à deux. Il aurait volontiers signé pour ce score, mais, sitôt qu'ils furent sortis, l'Anglais l'entraîna dans la première boutique.

Pierre régla le prix des deux bouteilles de scotch en se demandant où Kirkland avait l'intention d'aller les boire. Il espérait que l'écrivain, qui se montrait désormais presque amical, comprendrait qu'il préférait finir de se soûler assis. Lorsque Kirkland, tout en marchant, s'octroya une lampée de whisky, il sut que le degré d'intimité auquel il pouvait prétendre n'était pas encore suffisant. Ils traversèrent Shaftesbury, tournèrent à gauche dans Old Compton, puis s'engagèrent dans Wardour Street, marchant toujours vers le nord. Entre deux gorgées, Kirkland se laissait aller à décrire les mouvements qui agitaient Soho. Les Chinois demeuraient sur leur territoire, au sud de Shaftesbury, mais les Italiens voyaient arriver sur leur domaine les Vietnamiens, parfois relayés par les Indonésiens. Lui-même habitait Soho depuis toujours et savait combien l'Angleterre se nourrissait de ses apports dont elle feignait pourtant de se protéger. Seulement, Londres ne pouvait demeurer Londres que si chacun s'en tenait à son territoire.

En écoutant ce monologue qu'il se gardait bien

d'interrompre, Pierre tentait de retrouver les traces du roman de Kirkland. Il enviait la vie de l'écrivain, certain que lui-même aurait déjà écrit, sans qu'il lui fût nécessaire d'aller puiser au plus profond de son être, s'il avait connu la misère, la violence et le désespoir. En arrivant devant l'immeuble qui fait face à celui de la Warner, l'écrivain s'arrêta soudain, prit une gorgée de whisky, puis considéra cette façade grise, banale, semblable à des millions d'autres. Il se tourna vers son compagnon et lui dit : « C'est là que tout a commencé. Et c'est là que tout commence. » Il tendit la bouteille à Pierre, qui se crut obligé de prendre une lampée, avant de repartir en direction de Shaftesbury. Pierre n'osa pas demander ce que cet immeuble avait de particulier et il emboîta le pas de Kirkland, qui reprit son monologue là où il l'avait interrompu quelques secondes auparavant. A mesure qu'il parlait, sa voix s'étouffait de plus en plus. Pierre ne saisissait qu'un mot de temps en temps, comme si Kirkland parlait une langue qu'il ne connaissait pas. Avec un peu d'attention, il admit que l'anglais de Kirkland était trop rocailleux pour lui. D'abord déçu de n'en pas saisir le sens, il se laissa porter par cette musique. L'alcool accentuait encore le sentiment de décalage qu'il ressentait, et il se demanda si Kirkland n'avait pas choisi de parler ainsi uniquement pour lui signifier qu'il désirait demeurer seul. Il

ralentit le pas, se laissant légèrement décrocher, et vit l'Anglais se retourner pour lui demander la seconde bouteille de scotch. Pierre la lui donna et s'aperçut qu'ils se trouvaient de nouveau dans Dean Street. Ils descendirent la rue en silence.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le McDonald, Kirkland s'arrêta et se laissa glisser le long d'une grande poubelle orange. Assis sur le trottoir, les pieds dans le caniveau, il invita Pierre à prendre place, du geste qu'il aurait eu pour le prier de s'installer dans le meilleur fauteuil de son club. Quand Pierre le rejoignit, et sans que rien dans ce qui précédait ait pu motiver ce conseil, l'écrivain lui dit de ne jamais faire confiance à personne. « Surtout pas à ton meilleur ami », précisa-t-il avant de glousser d'une drôle de manière. Pierre ne trouva pas la force de relancer et se laissa envahir par la puanteur de la poubelle.

Il n'aurait pu dire combien de temps avait passé lorsqu'un taxi déposa une fille blonde en long manteau sombre devant le magasin de disques situé en face de la French House, à une dizaine de mètres de l'endroit où ils se trouvaient. La voiture redémarra, Kirkland se leva, sans effort apparent, et fit signe au chauffeur. Puis il prit Pierre par le bras pour le faire se dresser, et ouvrit la portière du taxi.

Pierre se laissa tomber sur la banquette et vit le conducteur se tourner vers lui, dégager la vitre de

séparation et marmonner une phrase qu'il ne comprit pas. Il trouva la force de deviner qu'il lui fallait indiquer le nom de son hôtel, mais pas celle de le prononcer correctement. L'application qu'il mit à répéter ne lui évita pas de s'entendre corriger par le chauffeur.

Il ne vit pas Kirkland partir vers le nord d'un pas lent.

Le trajet fut court. Il donna un billet de cinq livres au chauffeur et se dirigea vers l'entrée du Mayfair Hotel. Il se laissa tomber sur le lit sans réussir à se souvenir comment il était arrivé jusque-là. La position recroquevillée lui parut la plus à même de lui permettre de réfléchir au problème, avant de prendre une douche et de se déshabiller. A moins qu'il ne doive se déshabiller avant de se doucher. La question méritait qu'il s'y arrête.

Lorsque le garçon ouvrit les rideaux, Pierre sut qu'il n'aurait pas dû commander des œufs au bacon. Il se précipita dans la salle de bains.

L'idée que la réception fût organisée au zoo de Londres lui avait plu. Il imaginait les plus téméraires des invités partageant leur pilon de dinde avec un couple de lions, les plus timorés offrant aux lamas leur branche de céleri et les plus artistes lançant des chapelets de harengs aux pélicans. Mais l'espace avait été sévèrement délimité, et c'est en champ clos, sur la grande pelouse devant le restaurant, que des tentes avaient été dressées.

Depuis près de deux heures qu'il se trouvait là, Pierre n'avait parlé à personne. Délaissant le vin rouge qui coulait des six tonneaux placés aux endroits stratégiques du champ de bataille, il se fit servir un verre de scotch, qu'il but à la santé de Kirkland. Le souvenir de sa rencontre avec l'écrivain accentuait le sentiment de malaise que lui inspirait cette fête triste. Seul l'espoir de retrouver une

jeune journaliste anglaise entrevue en début d'après-midi lors de la séance d'interviews l'avait conduit là, parce que sa réserve lui plaisait. La journée avait passé lentement, d'une projection banale à deux entretiens insipides, où il s'était montré incapable de relancer l'intérêt incertain de la conversation. Il regretta d'avoir passé l'âge où il se sentait humilié par sa propre insuffisance et se consola en pensant qu'il tenait les cinq feuillets qui motivaient ce déplacement à Londres.

Le scotch lui fit du bien et lui donna le courage de s'adresser à une des attachées de presse pour lui demander si une voiture pouvait le reconduire à son hôtel. Depuis qu'il avait vu la journaliste anglaise rire d'une plaisanterie lancée par un confrère qu'il savait dépourvu d'humour, le charme était rompu. La chargée de presse se prénomma Miranda, n'était pas bavarde et se montrait toujours très attentive aux désirs de Pierre. Pour ces trois raisons, il l'aimait bien. Elle fit, là encore, preuve d'un professionnalisme irréprochable, affirmant que la requête de Pierre ne posait aucun problème, tout en signifiant d'un léger froncement de sourcils que toute autre qu'elle aurait jugé la tâche insurmontable. Elle invita toutefois Pierre à se faire servir un dernier verre, s'étonnant au passage qu'il ne semble pas trouver le vin à son goût. La façon dont Miranda prononça le mot « cabernet » lui fit regret-

Pascal Mériageau

Escaliers dérobés

Londres. Il aimait ces assemblages improbables, cette confusion des espèces et des genres, cette brutalité douce-reuse des relations faussement cordiales et heureusement condamnées à demeurer toujours superficielles. Pour lui, rien n'avait changé, la Venise de Turner faisait rêver les belles Anglaises, les Yardbirds jouaient au Marquee et Jack rôdait dans Whitechapel...

Un écrivain égaré. Un manuscrit oublié qui devient livre sans avoir trouvé son auteur. Un faux cynique qui, croyant inventer une histoire déjà vécue, se prend au piège du roman. Et... une jeune femme qui cristallise les destinées. Tels sont les acteurs de ce jeu de miroirs insolite.

Pascal Mériageau, critique de cinéma au *Monde*, est l'auteur d'une biographie remarquée de J. Mankiewicz, parue aux Editions Denoël (prix Art et Essai 1993). *Escaliers dérobés* est son premier roman.



B 24274.7  8.94
ISBN 2.207.24274.9
89 FF TTC